

La petite mallette noire

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. » J'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Je suis arrivé un peu en avance. J'ai encore une heure devant moi pour renoncer si tout cela me semble une mauvaise farce. Je repère La Bérézina. J'avais très peur ; avec un nom de sinistre mémoire, qui évoque une catastrophe, un désastre total, je m'attendais au pire. Mais non, le voilier que j'aperçois a fière allure. Je vais m'installer à la terrasse de la Cantine de Mer qui me procure un bon poste d'observation sur le port. J'ai commandé une assiette de fruits de mer. Une jeune serveuse, au sourire rassurant, vient la déposer sur ma table ; coquillages et crustacés affichent une fraîcheur réjouissante. Je ne me lance jamais dans une affaire à l'aveugle, j'ai besoin de la sentir. Je me fie à mon instinct, il ne m'a jamais trompé. Une petite croisière en mer, aux frais de la princesse, n'est pas pour me déplaire. La vieille se dit téméraire, intrépide, mais ce serait aussi sympathique qu'elle soit riche, pas trop défraîchie et, cerise sur le gâteau qu'elle ait un caractère pittoresque dont je puisse m'inspirer. J'écris. Depuis 10 ans, écrire est devenu une passion et la psychologie humaine me fascine. Je pressentais que j'allais rencontrer un personnage hors du commun. Je l'imaginai déjà, au centre de mon prochain roman, avec le petit port de Lesconil comme théâtre. Une vieille en héroïne. La vieille femme qui aimait la mer. La vieille femme et la mer. Pourquoi pas ! on verra. Je règle la note. Je félicite le patron sur son établissement, la fraîcheur de ses produits, la propreté, la gentillesse et le sourire de la serveuse. C'est avant tout pour le flatter et le mettre en condition favorable pour une petite discussion sur la région, le port, voire sur la réputation de la Bérézina. Cela tombe bien, il est plutôt bavard et fier de sa Bretagne. Il ne me livre rien qui puisse éveiller ma méfiance.

Il doit être vingt heures quand j'aperçois, perchée sur son vélo noir, la robe à mi-cuisses, une vieille dame qui se dirige ostensiblement vers les bateaux. Quand elle abandonne son deux-roues contre un arbre du parking, je note qu'elle n'est plus très alerte. Elle ne transporte, pour tout bagage, qu'une minuscule mallette noire. Elle gravit avec précaution la rampe qui mène sur le Berezina et ressortit presque aussitôt pour se camper sur le quai les mains aux hanches. Je ne doute pas un instant qu'elle me cherche. Une brume légère se déployait à la surface de l'eau. De petites trouées, entre les nuages, laissaient passer les dernières flammes du soleil couchant. Je respire profondément. Je prends mon sac de sport sans plus de réflexions. Je vérifie une dernière fois que j'ai bien mon portefeuille, donc mes faux papiers, et mon Smartphone. Je jette un coup de menton vers le firmament pour bien indiquer à Dieu que je lui confie mon avenir. Dès qu'elle m'aperçoit, elle se précipite vers moi. Elle ouvre ses bras et m'embrasse. Elle me susurre à l'oreille :

— A partir de maintenant vous êtes mon frère pour tout le monde. Si vous êtes venu pour la gaudriole, vous avez encore le temps de renoncer. Je ne pratique pas l'inceste.

— Soyez sans inquiétude madame, je n'y pensais même pas.

La politesse m'interdit d'ajouter qu'elle n'était pas mon genre.

— A sa sœur on dit : « Soit sans inquiétude ma petite Véronique. » Pensez bien à me tutoyer. Nous partons pour la Baule, Biarritz, Madère ou Tahiti. Rien n'est encore clair dans mon esprit.

Je ne trouve rien à redire au voilier que j'inspecte avec discrétion. Pourquoi avoir choisi un tel nom ? On nous attribue à deux cabines côte à côte. Elle tient à rester sur le pont, tandis que profitant de la marée haute notre voilier prend le large. L'océan Atlantique semble pacifique. Le lendemain matin, une odeur de café m'invite à quitter ma cabine. La vieille est là en maillot de bain. Elle dore sa peau plissée au soleil. Elle n'a pas une bouée ventrale, mais une multitude de petits bourrelets dont le plus haut correspond à sa maigre poitrine. La peau de ses bras épouse l'accoudoir du fauteuil. Ses cheveux vaguement retenus par un peigne de corne ne dissimulent que très partiellement son cuir chevelu parsemé de taches de vieillesse.

— Prenez l'autre transat, ils vont nous apporter le petit déjeuner.

Tout en buvant un café de bonne facture, je l'invite à me préciser ma mission.

— Votre mission, c'est simple, je n'aime pas voyager seul. J'ai toujours rêvé d'avoir un frère ou une sœur. J'ai donc décidé de me payer un frère ou une sœur. Quand on sera au chaud, on achètera une maison.

Elle me fit signe de me rapprocher pour me susurrer à l'oreille.

— Ne t'inquiète pas, j'ai apporté ce qu'il faut. Tu m'aideras, à choisir, à aménager, à bricoler... si tu sais faire.

Cela ne s'accorde pas du tout avec ma façon de voir les choses, mais je me garde bien de la moindre réflexion. Le skipper et son second sont plutôt sympathiques. J'ai demandé naïvement, si on avait assez de provisions pour aller à Tahiti. Ils ont bien ri. Je ne suis pas marin, mais je pense que l'on n'a ni la nourriture, ni le carburant, ni le bateau, pour voguer jusqu'à Tahiti. Ils m'ont vite avoué que la vieille les avait loués seulement pour 15 jours, mais renouvelables. Le second qui s'occupe de la cuisine a des talents appréciables. J'en profite d'autant plus que je n'ai pas le moindre mal de mer.

À table, elle grand plaisir à conter notre enfance. Je me contente de reformuler ses dires ajoutant parfois un détail croustillant qu'elle approuve. Cela la ravit.

—Tu te rappelles quand je faisais du patin à roulettes accrochée au porte-bagages de ton vieux vélo.

—Je me rappelle surtout du soir où tu es tombée la tête dans le caniveau de notre rue. Tu avais des nouilles dans les cheveux. Il faut dire qu'à cette époque, il n'y avait pas le tout à l'égout.

Une douce fraîcheur succède subitement à la forte chaleur du jour. Véro n'a pas chaud et elle me demande d'aller lui chercher son châle. Je cherchais un prétexte pour aller visiter son espace de vie et voilà qu'elle me l'offre sur un plateau. Sa cabine est sens dessus dessous. Les deux étagères, à la tête de son lit, débordent de médicaments. Sur celle du haut, toutes les boîtes sont intactes. Je ne suis pas un cador en médecine et je ne sais pas à quoi cela correspond. Sur l'étagère du bas c'est plutôt le genre ; trousse de secours et une douzaine de livres de la collection Harlequin. Je fouille un peu la pièce. J'adore fouiller. Je récupère le châle qui s'alanguissait sur le polochon du lit. J'ouvre la mallette noire avec une facilité déconcertante. Elle contient de grosses coupures, mon expérience me dit qu'il y en a pour une somme fort coquette. Je remonte perplexe.

Véro s'enrubanne dans son châle comme une star hollywoodienne. Elle me dresse un tableau comparatif des monocoques et des catamarans digne de la meilleure revue maritime. Elle s'avoue très satisfaite d'avoir choisi ce voilier, il n'a pratiquement pas de gîte ; au moins la nourriture reste dans les assiettes et la boisson dans les verres. Elle termine la conversation en affirmant que, même après les dommages d'une forte tempête, même en déroute, le Bézina ne coulera pas. Il est insubmersible. Je peux dormir tranquille.

Il est prévu une escale à Noirmoutier. Le skipper nous conseille une soirée à la Marine, un restaurant au bois de la Chaize avec une vue imprenable sur la plage des Dames. Je me suis vite rendu compte qu'il avait bon goût. J'ai bien surveillé Véro, elle n'a pris aucun cachet. C'est surprenant pour une dame de cet âge. Elle semble manger de tout ; il n'est jamais question, ni de diabète, ni de cholestérol. On débute toujours le repas du soir par quelques huîtres Elle se laisse tenter par des Saint-Jacques au lait d'oursin pour enchaîner par un turbo aux asperges vertes. Elle a eu du mal à se lever de table et à se remettre en route, mais elle est rentrée très gaie. Je me demande si elle n'avait pas un peu exagéré sur le Muscadet sur lie. Notre croisière se poursuit ; la mer est calme, le soleil généreux et Véro dit en profiter pour consolider ses os par un bain de soleil sur le pont avant.

Il me faut à tout prix faire une nouvelle visite dans la couchette de Véro. Trop de questions se pressent dans mon esprit. Cette fois je me propose pour aller lui chercher son roman « la passagère du Virginia » dans sa collection préférée. Il n'y a qu'un flacon sur sa table de chevet. Un simple coup d'œil sur la notice me laisse comprendre qu'il s'agit d'un traitement contre la maladie de parkinson. Il faut absorber les gélules à heure fixe. Les autres boites de médicaments ont quitté l'étagère et je les retrouve toujours intactes dans une boite sous le lit. Google va m'aider pour en savoir plus. Je tape les noms dans mon moteur de recherche préféré et je suis stupéfait par la vérité qui s'impose à moi. Je m'en veux de n'avoir rien pressenti. Ce sont tous des médicaments anticancéreux. Elle doit être malade mais ne se soigne plus. J'imagine un scénario, elle se sait condamner alors elle a tout envoyé promener. Elle a tout vendu. Elle s'offre sa tournée d'adieu, son ultime baroud, elle lance bien haut un doigt d'honneur à la maladie. Elle a voulu profiter de ses derniers instants pleinement, la tête haute. Je fais partie de son plan, de son dernier rêve.

Je comprends mieux la joie que je lis dans ses yeux quand elle emmaillote sa langoustine de mayonnaise et qu'elle la déguste avec une lenteur mesurée. Cela fait sans doute des années qu'elle s'en privait. Elle a rejeté tous ses régimes. Elle croque ses derniers instants de vie à pleines dents. Cette révélation met un peu de mou dans mes projets. D'habitude, je n'ai pas d'état d'âme. Il ne faudrait pas que je me prenne de sympathie pour cette vieille qui m'offre une croisière dorée.

Elle attend notre escale à La Rochelle avec impatience. Elle veut tous nous inviter à un restaurant réputé sur le port. Elle ne se souvient plus de son nom ou plutôt de son prénom ; chez René, chez André, chez Régis. Mais elle a, autrefois, si souvent regardé la carte sans oser rentrer, qu'elle peut nous y conduire les yeux fermés. Elle veut être belle et elle m'appelle

pour que je lui lave les cheveux. J'espère avoir réussi mon sourire trompeur. Je n'ai pas l'âme d'un aide soignant. Des vacances aux frais de la princesse, d'accord, mais infirmier à domicile, non. Je pense qu'elle commence à m'apprécier mais, je ne la guide que très difficilement sur le chemin des confidences. Mon seul objectif, la mallette, il ne faut pas que je la cabre. J'apprends qu'elle n'a pas d'enfant, ce qui, pour moi, est une très bonne nouvelle. Elle a partagé sa vie avec une autre femme qui l'a quittée il y a une dizaine d'années. Elle a dû être professeur d'Anglais. Je parle avec enthousiasme de notre croisière pour glisser vers l'idée qu'elle pourrait avoir d'autres rêves. Si on navigue jusqu'à Tahiti, cela va prendre beaucoup de temps et il n'y a rien à voir que de l'eau et une mer parfois forte... Elle ne me suit pas sur ce chemin. Je pense qu'elle ne sait pas vraiment ce qu'elle veut ou plutôt qu'elle vit au jour le jour, sans autre projet que de profiter du temps présent. N'importe comment, ma décision est prise : je ne vais pas à Tahiti.

Les deux tours illustres se détachent sur le ciel qui vient de ceindre son écharpe rouge orangé. L'heure avance Contrairement à son habitude, Véro est en retard. On commençait à s'inquiéter, quand enfin, elle sort de sa cabine. Soit elle a mis beaucoup de temps pour se faire belle, soit elle avait attendu que le remède fasse son effet. Sa robe en velours noir était retenue par deux fines bretelles qui se nichaient au creux des os saillants de son épaule. Un léger décolleté en forme de cœur au niveau de la poitrine ne stimulait pas l'imagination. La robe s'évasait en bas cachant totalement ses pieds. Sa tenue reflétait une élégance passée plutôt touchante.

Un serveur distingué nous propose une belle table rectangulaire nappée d'un damas blanc immaculé. Quatre grandes assiettes de porcelaine décorée d'ancres bleues, couronnées d'une série de verres étincelants, resplendissent. Véro se recula d'un pas pour contempler tout cela. La lumière des bougies se reflète dans ses yeux humides. Elle savoure son rêve Le serveur déposa un somptueux plateau de fruits de mer qui réunit sur un lit de glace et d'algues tout ce que l'océan abrite de comestible. Un bref instant, j'ai eu envie d'utiliser mon Smartphone pour faire un cliché, mais je me ravise vite. Véro vit son plaisir en direct Une photo, un souvenir, pour regarder quand ?

Elle goûte à tout, elle prétend qu'elle se régale même si certains mollusques sont un peu coriaces pour sa dentition clairsemée.

En dessert, elle se laisse tenter par la fameuse tarte aux quetsches de Madame Bourdin, une recette qui a parcouru les siècles. Elle laisse son assiette nette.

Notre croisière a repris.

Ce soir Véro n'est pas en forme, elle ne peut pas s'extraire de sa chaise. Elle m'avoue sa maladie de Parkinson et m'envoie chercher son L-dopa. On reparle voyage, mais comme elle dit, j'ai tout fait. J'ai fait la Norvège, le Mexique, l'Ouzbékistan... Elle est fort surprise que je ne connaisse pas en Jordanie le site de Pétra, ou le désert du Wadi Rum où elle a effectué six jours de trek à cheval. Je ne connais pas non plus la chaussée des géants en Irlande ni le Machu Picchu au Pérou. Elle est désolée.

Elle se bloque, elle a besoin d'aide. Je la sauve. Je joue mon rôle de frère avec tant de conviction qu'elle se laisse aller aux confidences. Elle finit par me parler de la mallette. Elle ne veut pas que l'État qui l'a pressurisé toute sa vie soit son héritier. Elle a tout vendu sauf une maison qu'elle garde en viager. Elle désirerait sans doute que je lui accorde quelques conseils. Je lui parle de Biarritz comme d'un paradis sur terre. C'est la ville choisie par l'impératrice Eugénie qui y venait chaque année. J'essaie de lui citer les têtes couronnées qui se sont fait construire là une merveilleuse demeure. Je reste vague sur les grands d'Espagne, les Lords Anglais ou les princes russes. Je glisse dans la conversation qu'il y a sûrement par là une maison de retraite avec vue sur la mer. Elle n'a pas une réaction franche.

Le voilier rentre dans l'estuaire de l'Adour. On va mouiller au port d'Anglet. J'ai conseillé à Véronique de bien cacher la mallette ; on ne sait jamais ; quand on sera à terre. Je lui conseille aussi la caisse d'épargne. Ce n'est pas raisonnable de garder une telle somme près de soi. J'insinue que dans les maisons de retraite, qui sont des endroits très agréables, on peut néanmoins y croiser du personnel indélicat et parfois des voleurs. On ne sait jamais, elle va peut être se laisser convaincre.

J'ai profité de l'accostage pour descendre dans la chambre de Véro, ouvrir la mallette et glisser un peu plus de la moitié des billets dans mon sac, surtout les gros. Je lui en laisse assez pour deux ou trois ans. Je vous avais prévenu que je me laissais attendrir. Le skipper et son second sont partis pour la capitainerie. J'attends le moment où Véro descend pour faire un brin de toilette. J'empoigne mon sac, je saute sur le quai comme un jeune homme et je m'éloigne du voilier sans me retourner. Il me faut un coin calme, tous ces billets en vrac cela fait désordre. Après, je prendrai un taxi pour me rendre à l'aéroport de Biarritz Pays Basque. Je vais pouvoir éditer mon prochain roman, à titre d'auteur, sans problème.